



118
Duo

THÉMIRE

A B S E N T E, Resp Pp XVIII-423

O U

LES VACATIONS.

ESSAI POÉTIQUE EN TROIS PARTIES.

PAR M. DE V..... Etudiant en Droit.

L'indifférence est le sommeil de l'âme ;
C'est de l'Amour que dépend le réveil.

La belle Arsène, Act. II, Scen. II.



A T O U L O U S E ,

CHEZ J. R A Y E T , Imprimeur-Libraire,
Place du Palais.

1777



THE MIRE

ABSENTE

OU

LES VACATIONS

DES JOURNÉES ET TROIS PARTIES

PAR M. DE V.

Il est permis de se faire off. de l'année de l'année;
C'est le 1. de l'année de l'année de l'année.
Le 1. de l'année de l'année de l'année.



A TOULOUSE

chez J. RAYET, Imprimeur-Libraire,
Place du Palais



A M. M.
LES ETUDIANS
DE
L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE.

A. M. M. A.

LES ÉTUDES

DE

L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE.



THÉMÈRE

ABSENTE,

OU

LES VACATIONS.



BEAUX VALLONS, riantes colines, en vain le tapis que vous m'offrez mêlé de pourpre & de verdure voudrait donner à mes yeux un spectacle d'agrément; en vain ces tendres berceaux suspendus aux pointes qui vous dominent présentent un asyle à mes soupirs : sous les fleurs qui parent cette solitude je n'entrevois que des épines cruelles, sous vos beautés les plus attrayantes vous recelez & le sujet & l'aliment de ma douleur.

Amour, Amour ! que tes bienfaits sont précieux, mais que tes disgraces sont rudes ! près de toi la seule jouissance peut rendre les cœurs fortunés : l'instant qui suit la victoire amène souvent plus de tristesse que l'appareil ne promet de plaisir. Le plaisir !... C'est à sa source

A iij

rapide que tu puisses les faveurs que tu dispenses, & tout-à-coup l'aile funèbre des Soucis les porte au temple de la Mélancolie.

Là, tout respire l'effroi, tout y annonce les dégoûts. Cette Déesse qui peu de temps auparavant folâtrait avec les Ris & les Grâces, je la vois livrée à la plus sombre langueur; ses yeux sont presque éteints, ses joues n'ont plus rien que de pâle & de livide. Cruelle à elle-même, elle arrache avec transport les pompons qui la décoraient & déchire ses tresses flottantes, vains instrumens de son triomphe comme de sa défaite. Son cœur n'admet plus rien qui l'adoucisât ou qui le flatte: frémissant à l'aspect de ses fers, elle trouve son désespoir dans le tableau de ses premiers plaisirs; & dans la coupe de fiel qu'elle dévore elle savoure l'unique consolation d'avoir joui & la pensée toujours amère de ne posséder plus. Cruel! ce sont là de tes jeux.

Mais où m'égaré-je ? insensé ! pardonne Amour, pardonne ces excès à ma faiblesse. Si tu séparas deux Amans sincères l'un de l'autre, un jour tu daigneras les rapprocher; peut-être ne les éloignas-tu ainsi que pour éprouver les nœuds qui les unissent. Ces nœuds, ils ne se rompent jamais, ces deux Amans ils te seront fidèles; pour moi, je chérirai toujours ces chaînes qui doivent s'amollir au flambeau de l'Hyménée; Thémire de son côté t'érigera des autels couronnés de myrthe & y suspendra des guirlandes de fleurs que sa main aura cueillies. Dès - à - présent je veux te rendre mon hommage en te consacrant mes soupirs; ils sont peu dignes de t'être offerts, mais en dirigeant les traits de ce tableau, daigne animer ton propre ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE.

LE MATIN.

Les ombres quittent peu-à-peu le haut des montagnes & laissent démêler successivement les objets placés dans le lointain. Les vapeurs de la nuit qui couvrent encore le fond des vallées commencent à s'élever en tourbillon, pâlisent devant le front rougissant des côteaux, & s'évanouissent dans l'atmosphère : un crépuscule serein annonce au Chasseur l'heure de l'affût.

Égaré dans ce Bois solitaire, où le hasard a conduit mes pas, j'ai beau chercher le repos dans le sein de la solitude, je ne le trouve nulle part ; j'ai beau vouloir me distraire par les exercices de la chasse ; par-tout le Chagrin, fils de l'Absence, reconnoît mes traces & s'obstine à ma poursuite. Cependant je découvre sous la pente de cette coline une retraite favorable qui semble appeller la Gaieté : elle est entourée d'arbrisseaux dont les feuilles vertes & dôtées offrent à la vue un contraste réjouissant. Là je me referai de ma lassitude, là je trouverai un relâche à ma douleur. J'arrive dans ce lieu : que la Nature y est belle ; quel enchaînement de délices elle y a disposé ! Tout y flatte mes regards, mon ame est saisie d'une douce ivresse ; j'y suis moins sombre & plus tranquille.

Déjà les pâles Étoiles, tristes messagères de la Nuit, s'éloignent en foule & vont se perdre dans les nues ; déjà sur l'Horizon s'allongent sensiblement les rayons d'une vive clarté qui secouent sur le gazon les perles de l'Aurore

matineuse. Le flambeau du monde sort à grands pas des portes de l'Orient , & porte la vie à l'Univers assoupi.

Astre du jour , ame de la lumière ! quelle grandeur & quelle magnificence tu reçois de ton Auteur ! en lui rendant tes hommages , tu reçois ceux de la Terre étonnée de t'admirer toujours. Si tu trouvas chez certains Peuples un Culte & des adorateurs , ô Sort incertain d'une erreur funeste ! ta majesté pouvait-elle ne pas imposer à leur crédule ignorance ? . . . Tout vit , tout respire par toi : lorsque tu quittes nos climats pour aller éclairer d'autres Habitans , toutes ces campagnes s'attristent , la Terre se couvre d'un voile sombre , un profond silence règne dans l'Univers ; lorsque tu reparais sur nos têtes , le voile qui nous couvrirait se déchire , nos yeux s'ouvrent à la lumière & nous renaissions avec toi.

Les Vents d'Orient se réveillent avec la Nature & envoient jusques dans ce berceau leur douce haleine : Zéphire sorti du sein mouillé de Flore , agite autour d'elle ses ailes odorantes & lui donne le baiser du matin.

Les Oiseaux s'assemblent de toute part & saluent dans leur simple langage celui qui leur mène le jour ; le Hibou ennemi de leurs chants comme de la lumière fuit les ténèbres & court s'ensevelir avec elles dans les antres de la Nuit , tandis que la Colombe affranchie d'une vaine crainte , célèbre par ses roulemens l'arrivée d'un beau jour.

Mais quel Oiseau merveilleux balance les rameaux de ce jeune coudrier ? sa voix m'enchantante ! Dieu ! quelle mélodie ! Les autres volatiles suspendent leur gazouillement pour n'entendre que lui , le ruisseau voisin arrête

son murmure ; Écho seule ose répéter ses concerts.

C'est toi , tendre Philomèle ! (a) c'est toi qui modules ces doux accens ; c'est à toi que toute la contrée prête une oreille attentive ! Si la nature te refusa le don précieux de flatter les regards , elle t'accorda le don plus rare , le don de charmer le sentiment. Que ta voix est plaintive , qu'elle est touchante ! Je pressens hélas ! petit Oiseau , le sujet de tes plaintes ; tu gémiss sur le sort de ta chère couvée qu'un barbare Oïseleur t'enleva couverte à peine du duvet de l'enfance ; tu voudrais rappeler auprès de toi les tristes fruits d'un hymen malheureux ! ou plutôt tu fus une amante infortunée ; tu chantes les caprices de l'Amour. *Nouvel Orphée* je suivrai tes soupirs , j'unirai à ta voix les sons languissans de ma lyre.

Qu'es-tu devenu tendre Rossignol , je ne t'entends plus chanter ; quel désastre imprévu aurait interrompu ta mélodie ? Serait-ce les rauques gémissemens des Corbeaux qui se balancent à travers ces noirs bocages ? Serait-ce quelque ennemi qui , jaloux de la douceur de tes chants , se fût vengé sur toi de l'inégalité des dons de la Nature ? Serait-ce . . . mais il

(a) Quelqu'un sera surpris peut-être de ce qu'ici le Rossignol chante , & que dans la troisième partie de cet Opuscule , la Moisson se fait. A cela je réponds avec l'Amant de Délic.

Un Oiseau peut se faire entendre

Après la Saison des beaux jours.

D'ailleurs le Printemps n'emîne point avec lui toutes les belles matinées ; & il est très-vraisemblable qu'un Oiseau qui voit un beau jour s'élever , partage l'enthousiasme de la Nature en oubliant qu'il ne devait plus chanter.

vole là-bas sous les tilleuls champêtres , un heureux succès couronne ses desirs ; il va sous ces ombrages , il va dans les bras de l'Amour.

Que ne puis-je comme lui voler auprès de mon amante ? Que ne puis-je m'aller jeter à ses pieds pour lui dire mon martyre ? Comme j'embrasserais ses genoux , comme je les arroserais de mes larmes ! Mais si la Nature me refusa des ailes , l'Amour , oui l'Amour suppléera le défaut de ses largesses Je sens déjà qu'il m'anime ! il me semble être porté vers les lieux que Thémire habite.

Ayant percé tous les sombres détours du Dédale qui l'enferme , je traverse ces rians parterres où les roses de la Volupté apprennent à s'armer des épines de la vigilance. Modeste par devoir , chacune y brigue sur ses rivales l'honneur d'être cueillie la première ; là le Zéphir ne vient jamais les caresser , elles n'entendent que son murmure ; & de funestes Corneilles viennent tristement croasser autour d'elles. Ma main saisit le fil qui tient le terme de mes vœux : j'arrive dans la cellule de Thémire.

Quelle charmante situation ! quel spectacle pour la tendresse ? Je la vois bercée dans les bras langoureux du Sommeil qui s'applaudit de sa conquête : sur un couffin où la mollesse respire , sa tête penchée repose nonchalamment. Une de ses mains suit l'alternative de son sein palpitant ; l'autre , étendue sur le bord de sa couche , semble inviter la Volupté qui sourit sur ses lèvres entr'ouvertes ! C'est la jeune Pŷché dormant parmi les fleurs ; c'est Thémire au milieu du cercle des Grâces . . . Mais sa gorge s'ouvre & se referme plus souvent ! ses deux boutons semblent se confondre l'un dans l'autre , & tout-à-coup ils ne se touchent plus.

Elle rougit Ciel ! comme elle s'agite ! quel songe aurait troublé son repos ? . . . Ah ! si elle me promenait dans sa pensée , si j'étais l'objet de ses soupirs ! peut-être croit-elle me voir à ses côtés l'assurer de ma foi , & baigner des larmes du plaisir les instans rapides qui nous unissent ! peut-être téméraire ! j'allais la tirer de son embarras , j'allais . . . mais ô trop vain prestige ! le songe flatteur s'évanouit & ne laisse à sa place qu'une triste réalité.

Murs sacrés qui enfermez Thémire , riantes terrasses qui touchez ses pieds délicats ! c'est parmi vous que les Grâces ont établi leur empire ; c'est dans votre sein que la Déesse des charmes fait éclore les fleurs nouvelles que l'amour moissonnera au bout de quelques aurores. Ne négligez point ces tendres dépôts qu'elle vous a confiés : cultivez - les , ces jeunes fleurs ; mais sur-tout prenez soin de celle que j'honore.....

C'est assez donné à un amour trompeur ! Allons voir si la chasse m'offrira un spectacle plus vrai & plus amusant ; cette forêt voisine me le réserve sans doute. Allons , seuls compagnons de ma solitude , marchons vers ce bois ! Corps meurtrier , qui en vomissant la mort me rends la vie plus agréable , instrument de mes plus douces récréations , daigne seconder mon entreprise ! Et toi , symbole de la sincérité , chien fidèle , qui toutes les fois que le délassément me rappelle en ces lieux , viens au-devant de moi me dire par tes caresses énergiques que tu desirais mon arrivée ; toi qui par une course légère fais tromper les détours de l'animal agile & rusé ; ô le meilleur des serviteurs ! ne quitte point le plus reconnoissant des maîtres.

J'entends quelque chose dans la forêt ; un bruit sourd vient frapper mes oreilles. Le feuil-

lage agité , les secouffes des arbriffeaux & le morne silence qui règne aux environs ont faifi presque mes fens ! Avançons c'en est fait ; ma proie est certaine : c'est un Cerf dont le bois s'est engagé parmi les brouffailles . . . le plomb part ; . . . le sang coule . . .

Mais quel bruit éclatant retentit dans ces bocages ? Le son bruyant des cors guerriers , les jappemens des chiens , les cris confus des chasseurs ont répandu l'alarme dans toute la contrée ; tout se taît dans ce bois ténébreux , pour n'écouter que cet imposant désordre Je vois à travers le feuillage une meute de chiens errer çà & là & descendre de dessus la coline ; une troupe de jeunes filles les fuit & les anime . . . Elle s'avance vers moi ! Au milieu de ce cortège paroît une grande femme armée d'un Arc & d'un Carquois . . . son air grave dément une mortelle. Les boucles de ses cheveux voltigent au gré du vent. Une de ses épaules est nue , sur l'autre est attachée avec des écharpes flottantes une robe d'hermine trouffée jusqu'aux genoux ; & pour chaussure , des brodequins verts lui ceignent la moitié de la jambe. Quelle magnificence ! Quel être annonce un si pompeux appareil ! Serait-ce la Déesse de la solitude qui vient parcourir ses sombres Etats ?

Aurais-tu vu passer , jeune mortel , un Cerf que je poursuis dès la première aurore ? . . . Solitaire , je parcourais ces bocages pour dissiper mes ennuis ; j'ai trouvé un Cerf embarrassé parmi des brouffailles ; peut-être est-ce celui que vous cherchez ! pardonnez belle Déesse ; pardonnez . . . le voilà qui expire . . . eh quoi ! jeune insensé , qui t'avait permis de faire mourir cet animal innocent ? Un mortel est-il fait pour en immoler un autre ? ignores-tu que le droit de détruire

détruire comme celui de créer n'est dû qu'à l'immortalité ? Tyran fier & barbare, que l'homme connaisse son néant & n'abuse point de sa puissance ! il fut le dernier ouvrage de son Dieu ; croit-il être le principe des autres ?

Est-ce une illusion , est - ce un songe ? Mes yeux fatigués par un éclat céleste commencent à se r'ouvrir ; mes sens se dégourdissement peu à peu. J'ai cru entendre une voix qui disait : cesse , homme superbe , cesse d'abuser de ton autorité ! n'exerce point sur des animaux mortels comme toi un droit que tu tiens de ta seule supériorité ! marche avec moins d'audace ; arrête-toi un moment sur toi-même & tu t'en iras moins cruel.... tu es ensemble animal , homme & citoyen.... Citoyen , tu appartiens à la Patrie ; homme , la société a sur toi des droits réels ; animal , la sagesse t'ordonne d'avoir quelques ménagemens pour ceux qu'accable ta dureté. Si la nature te fit plus parfait , elle ne veut point que tu dégradés ses moindres ouvrages. D'ailleurs ces vasseaux malheureux qu'opprime ta puissance ont le pas sur toi dans l'ordre des êtres : ils furent faits pour exister ; toi pour les faire obéir , & non pour fixer les bornes de leur existence , &c.

O toi ! victime de mon ignorance ; toi qu'un hasard funeste a conduit dans ces coupables lieux , & dont le sang fume encore de courroux de se voir répandu par la main d'un mortel ! Envain je maudis le coup fatal qui vient de t'ôter la vie ; je pleure envain sur ton sort ; hélas ! & tu n'es plus. Peut-être était-ce l'amour , le traître amour qui t'avait égaré dans le bois ! peut-être y cherchais-tu la biche amoureuse , qui attendra long-temps ton retour.

Mais pourquoi me feindre une image plus

triste ? Le spectacle qui s'offre à mes yeux n'est que trop attendrissant. Va , ombre malheureuse , je vais ériger à ta mémoire un monument éternel ; j'écrirai l'histoire de ta mort sur l'écorce de ce cyprès. Le voyageur timide éprouvera une frayeur religieuse en passant sous ses lugubres ombrages. Il levera les yeux avec crainte , & voyant ton épitaphe il se dira : ici venait autrefois soupirer un cerf amoureux ; ici un homme barbare l'immola à son plaisir.... la biche elle-même , ce symbole de tendresse & de simplicité , guidée par un doux & cruel instinct , viendra s'arrêter près de ce monument , & sombre & rêveuse respirer l'horreur de ces bocages.

Cependant le matin s'enfuit & le grand jour commence à percer l'obscurité de ces ombrages. Comme les touffes des arbres me dérobaient la lumière , comme elle s'avancait sans que je m'aperçusse presque de sa présence ! mais que les instans sont rapides quand c'est ce malheur qui les compte ! la durée est d'autant moins sensible que l'on est plus affecté ; & une funeste expérience m'apprend en ce jour que le plaisir est moins à désirer que l'infortune n'est à craindre.

Déjà le soleil a séché tous les pleurs de l'Aurore ; déjà il ne reste plus aucune trace des vapeurs de la matinée. Les Bergers errent sur les collines isolées , & la houlette en main dirigent leurs troupeaux suspendus aux pointes des rochers. Les uns couchés sous les ormeaux , & charmés à la vue des trésors que Cérès étale dans leurs champs , célèbrent ses largesses sur leurs pipeaux rustiques ; les autres gravissent sur les côtes & vont cueillir entre les rochers arides le thoin sauvage pour en parer leurs sévè-

res , mais reconnaissantes bergères.

Vivez en paix , heureux Bergers , vivez contents de votre sort & de votre fortune. La louché mélancolie n'approche point de vos cabanes champêtres , la folle ambition n'entre point dans vos cœurs satisfaits. Tout sourit à votre innocence , tout flatte votre simplicité. Vous ne connaissez point toutes ces vaines cérémonies qu'une aveugle politique souffle dans les cercles du grand monde ; vous ignorez ces caractères factices que l'on fait prendre à une vertu si peu connue & que tous appellent honneur. Chez vous , tout l'honneur ne consiste qu'à vous être fidèles & à suivre les douces impressions du sentiment , sans écouter la voix de ce vil intérêt qui nous domine. Dédaignez nôtre élévation ; n'enviez point une pompe séduisante qui pourrait vous éblouir : hélas ! les grandes têtes sont exposées aux grands orages.

Et vous , amateurs de la vanité , accourez à ce spectacle ; venez apprendre à vivre , c'est ici l'école de la sagesse ! ces Bergers que vous voyez errer dans les plaines ; ces hommes moins riches , moins puissans que vous , mais plus dignes de l'être , & sur qui vous daignez à peine jeter quelques regards de mépris ; eh bien ! c'est parmi eux que règne ce maître despotique à qui vous donnez le beau nom de bonheur & dont vous ignorez la nature. Sans fortune , sans richesses , ils sont à l'abri des soins qui les acquièrent & des périls qui les accompagnent. Le remord & l'envie ne troublent point leurs innocens plaisirs ; toujours contents , toujours tranquilles , ils ne briguent point ces vains honneurs dont le desir vous agite , dont la possession vous lasso & dont la perte vous anéantit.

Tracez-vous sur ces grands modèles un plan

de conduite, aimez la médiocrité. Un destin jaloux sappe le plus souvent les édifices superbes, & laisse dans un heureux oubli ces simples demeures, où le bonheur & la volupté aiment à reposer sous le chaume. Fuyez les portes immenses, les hautes dignitez ! c'est une ombre fugitive qui échappe à l'instant qu'on veut la saisir ; c'est un lointain flatteur qui offre un objet magnifique. On court après avec avidité, on brave pour y atteindre les travaux les plus pénibles ; arrivé au bout de la carrière on ne trouve qu'un vain fantôme & des peines réelles. Que l'ambition est à plaindre si le mérite essuie d'aussi grands revers ! tu le fais, ô ma patrie !

SECONDE PARTIE.

LE MIDI.

Verts Bosquets, aimables Labyrinthes, où j'aimais tant à égarer Thémire, lorsqu'elle habitait près de ces rustiques hâmeaux ; vous, témoins des jeux que célébrait nôtre tendresse ! Si la Gaieté venait jadis folâtrer & rire sous vos ombrages, prêtez aujourd'hui un azyle à la douleur. Vous combliez mes vœux, en m'offrant l'objet de mes desirs ; peut-être encore charmeriez vous mes ennuis, en retraçant l'objet même de ma tristesse !

Mais que vois-je là-bas au pied de cet ormeau ? ses branches épaisses & élevées arrêtent de loin l'ardeur du midi ; un tissu de feuillage y dérobe le grand jour. Aux deux côtés se courbent en voûte des lilas fleuris, qui semblent à l'envi croître & s'embrasser amoureuxment. Au dedans est un coussin de mousse où le zéphir se joue entre les fleurs.... La peinture est suffisante :

tout y parle , tout y est animé ; c'est là qu'amour veille dans une douce obscurité ; c'est là que la volupté repose sur une couche de verdure. Que direz - vous de deux amans qui se rencontrent dans cette grotte solitaire ? Qu'ils s'aimeront ?... Oui ils s'aimeront sans doute : & c'est ce que nous faisons Thémire & moi , quand le plaisir d'être seuls nous menait sous ces ombrages.

Assise sur un lit de gazon , elle charmait le silence des bocages par les sons de sa voix ; & moi tremblant auprès d'elle , je tâchais de les répéter sur les cordes de ma lyre qui fuyaient sous mes doigts errans. Tout se taisait pour nous entendre , tous les oiseaux d'alentour se rendaient à nos amoureux duôs ; & quand la vive expression du sentiment interrompait nôtre mélodie , ils se plaisaient à seconder nos accens chacun dans son ramage.

Alors Thémire me disait : entends-tu , cher Glicère , ces petits oiseaux nous applaudir ? Vois-tu comme la nature nous est indulgente ? vois comme le ciel autorise les feux dont nos cœurs brûlent l'un pour l'autre. . . . Oui , lui répondais-je , belle Thémire , le ciel approuve nôtre flamme. Puisqu'il veut que nous nous aimions , aimons-nous & méprisons les traits de l'envie. Entends-tu les colombes soupirer & se dire comme nous , dans leur roucoûlement , qu'elles s'aiment ? Les cris lugubres des corbeaux ne troublent point leurs innocens plaisirs. Eh bien ! faisons comme elles : moquons nous de la médifance ; & que les bourdons du monde jaloux n'interrompent point nos tendres embrassemens.

Près de ce berceau , il m'en souvient encore ; mais ô trop funeste souvenir quand sous l'apparence d'un bonheur passé , il cache les traits

d'une infortune réelle ! Près de ce berceau nous avons gravé nos deux noms sur l'écorce d'un arbre. Si je retrouvais cet autre témoin de notre constance , ce nouveau dépositaire de nos sentimens !.....

Je les vois entrelacés l'un dans l'autre : comme ils se serrent , comme ils se ressemblent ! on dirait que la même main les grava tous deux ! Serait-ce toi , Thémire , serait-ce toi qui eusse gravé le mien ; ou serait - ce moi qui eusse gravé celui de Glicère & de Thémire ? Non ; je me le rappelle ; c'est moi qui gravai le nom de Thémire ; elle grava celui de son amant. Quoique les traits en soient les mêmes , il ne faut point m'en étonner : le même maître dirigeait notre ciseau , & l'Amour.... était ce maître. Embrassez-vous noms amoureux , couple fidèle , confondez-vous pour ne jamais plus vous défunir , & servez d'un monument éternel à notre mémoire.

Pour toi , arbre heureux ! toi , l'image de notre tendresse ! vis content , vis fortuné ; élève sans crainte tes rameaux hardis jusques dans les nues. Le temps & la foudre respecteront ta cime superbe , & la hâche meurtrière du Bûcheron n'osera t'approcher : tu reposes sous les ailes de l'amour. Long-temps après que Thémire & moi aurons traversé les lugubres rochers du fleuve qui conduit à la mort , tu nous survivras ; long-temps après tu nous feras revivre.

Dans la suite , un jeune homme passionné comme moi , mais moins fidèle , peut-être , viendra rêver sous tes feuillages. Tandis que sombre & absorbé dans ses réflexions , il errera les yeux baissés parmi ces épaisses broussailles , la voix de nos mânes qui reposeront dans le même tombeau , sortira de cette mousse & lui criera : ar-

rête jeune mortel , arrête : & lève les yeux. Vois-tu ces noms écrits sur l'écorce de cet arbre ? Eh bien ! c'est le tableau de la constance. Voilà le monument que l'amour lui érigea de sa propre main. Deux amans qu'un même printemps avait vu naître , venaient jouer ensemble à l'ombre des bosquets ; on les entendait soupirer tour à tour lorsque le destin les avait séparés ; mais le ciel propice les a réunis pour toujours , & leurs ames dépendantes l'une de l'autre plânent de concert les champs fertiles des bienheureux.

Rêve imposteur , illusion frivole ! quand le fort accomplira-t-il ce que présage mon ivresse ? Quand du séjour des immortels verrons-nous d'un œil tranquille les détours d'une soupçonneuse austérité , & les frémissemens d'une pâle impuissance ? Mais , ô mon ame ! cesse de t'égarer dans les régions éphémères du délire ; ne vas point t'abymer dans les profondeurs d'un avenir incertain. Pourquoi grossir tes malheurs présens par le parallèle d'une douteuse félicité ? Sais-tu quelle voie t'attend au sortir de cette vie ; & ce que la providence a décerné de toi ?

Une montagne sourcilleuse s'offre de loin à mes regards surpris ; son front large & fier semble menacer les cieus jaloux de son élévation ; une chaîne de rochers suspendus les uns aux autres semblent vouloir entraîner dans leur chute le gros de la montagne qui les défie..... Plus j'avance , plus elle est merveilleuse : ses racines sont baignées par les ondes limpides d'un ruisseau , dont le cristal la réfléchit. Sur les bords de ce ruisseau s'élèvent de jeunes tilleuls qui les ombragent.... , me trompé-je ? Serait-ce cette charmante retraite où, sorti du luxe des Villes , je venais autrefois respirer cette douce

paix qui réside à la campagne ? Serait - ce cet heureux asyle où j'allais dans mes loisirs , feuilleter les livres augustes de ces grands hommes , qui naissent pour faire honneur à l'Humanité ?

Oui : c'est toi , asyle champêtre , asyle pacifique où la sagesse , loin du monde tumultueux , médite dans le silence & dans l'oubli ; c'est toi qui invites les aveugles mortels à se débarasser de leurs intrigues pour jouir d'une douce sécurité. Dans ton sein les Muses ont établi leur Empire. Filles d'un tendre loisir elles aiment le repos & la tranquillité. Assise sur un trône de pierre , & appuyée sur un coude , la prudence regarde en souriant du haut de ta cime altière les ressorts sans cesse remuans de la machine du monde.

Me voilà dans cette cavité favorable qui me défend contre les rayons du soleil. Je respire dans le creux de ce roc un frais gracieux & salutaire qui ranime me sens ; tout y flatte mon attente : je suis seul , je penserai librement. Seul ! que dis-je ? Toute la Nature me tient compagnie , elle est le seul objet qui se présente à moi ; l'art est banni de la solitude. Comme elle est belle, comme elle est riante ! quel tableau elle étale à ma vue ? Tous les traits en sont parlans , les nuances dispensées avec justesse : tout l'ensemble est merveilleux.

Au pied de cette montagne se déploie une prairie verdoyante. Des Coursiers animés par les regards de leurs guerrières Ocyroés , se disputent entr'eux le prix de leurs faveurs. Ils entrent dans la lice : fier du défi , chacun se promet la victoire. La tête levée , le crin hérissé , ils volent au terme & les vainqueurs au milieu du triomphe , offrent au Dieu Mars par leurs hennissemens & leur himen & leur trophée.

Près de là, dans de gras pâturages, errent les troupeaux bondissans. Pour se soustraire à la chaleur brûlante, les brebis ingénues se présentent par pelotons sous l'ombre des chênes. L'aspect de leurs jeux innocens inspire aux Bergères des rêveries dont elles ignorent la cause, aux Bergers des desirs passionnés qui les agitent.

J'apperçois dans le lointain de grands édifices, dont les têtes orgueilleuses dominant sur tout l'horizon; à leur pied, je découvre comme un tissu de petits bâtimens qui semblent ne les approcher qu'avec modestie... Grands du monde, foyez contens, vivez souverains! votre gloire est générale; tout vous annonce, tout vous applaudit. Si, dans le sein de votre magnificence, vous recevez l'hommage du reste des mortels; votre pompe éclatante, vos Palais somptueux sont les marques extérieures de votre élévation.

Non, ma présomption n'est point fautive: tu ne me trompes point, toi que l'art a inventé pour suppléer la Nature; ce sont les bords fleuris que la Vienne arrose de ses flots argentés; c'est ce nouveau Temple de Gnide que les Graces ont adopté; c'est le séjour de Thémire. Que ne puis-je.... mais, Amour, tais-toi, je veux vivre en paix: laisse-moi jouir de moi-même.

Quel changement soudain ternit la voûte céleste? Un tourbillon de nuages colorés comme cet azur, qui sort lorsque le jour fuyant la nuit ne paraît point encore, s'agite & se balance sur l'aîle des Vents, & trace dans les airs de longs sillons d'une bleuâtre obscurité; il s'avance vers cette montagne. On dirait que c'est une Divinité qui parcourt les régions de l'air. Oui: c'en est une. Sur un char traîné par les zéphirs, je vois une Déesse brillante, tenant à la main une branche d'olivier: son air est grave

& composé , & quelquefois un souris lui échappe.... , mais la voilà descendue sur la montagne : elle ouvre un grand livre & dit :

Arrachez , Humains , le bandeau qui vous dérobe mon image ; & connaissez mieux qui je suis. Envain croyez-vous observer mes loix par un aveugle bigotisme , il ne suppose que l'ignorance ; par une avidité effrénée des richesses , mon objet est immuable ; par un amour excessif des honneurs , je suis ennemie de l'ambition.

La seule hypocrisie , au teint blême & décharné , va les yeux baissés tromper au pied des Autels. Elle gémit , elle sanglote & se déchire de ses propres mains ; elle feint par ses hurlemens d'expié des maux que souvent elle n'a pas fait ; ou dont elle n'est coupable qu'à l'instant même qu'elle songe à les laver. Qu'ai-je dit ? Ce dehors religieux n'a pour but que d'en imposer au crédule vulgaire : le masque pétri de fard qui la couvre est un miroir indiscret qui réfléchit les crimes de son cœur ; & souvent tel qui croyait qu'elle portait un cilice , tombe sanglant sous le poignard qu'elle cachait sous ses coupables haillons. A peine sortie du Sanctuaire de son Dieu elle court s'enfermer dans le centre de sa noire prison , où veillent le crime & le silence : là , sans crainte & sans défiance , bientôt le masque tombe , le cœur se dévoile , & le Spectre paraît dans toute sa laideur.

L'avarice est un démon forcené qui ronge sans cesse les fers qui l'enchaînent , & qui ne peut jamais les rompre ; c'est un monstre immortel à lui-même qui se nourrit du venin qui le tue. Quelques basses pourtant que soient ses intrigues , elles tendent toutes à un point noble & élevé : l'avare est homme , il voudrait être heureux.

Mais quelles sont les voies qu'il prend pour le devenir ? Il croit l'être au milieu des richesses , il croit l'être au sein de l'opulence. Étrange espoir ! quoi ! le desir d'être heureux dans un homme qui toujours riche , toujours indigent entasse trésors sur trésors , sans pouvoir combler ce vide immense qui le mine & le dévore ; dans un homme qui , ennemi de la société & odieux à ses semblables , paralyse toujours quelque partie du corps de l'état en empêchant la circulation ; dans un homme qui , souvent pressé par le besoin , rode sans cesse au tour de sa proie sans oser y toucher , & se sacrifie lui-même à lui-même , en sacrifiant l'usage de ses richesses au triste plaisir de les aimer ? Nouveau tantale , il nage dans l'abondance & l'abondance le fuit. Eh ! ne fait-il point , l'insensé ! que le bonheur est un être fixe , indépendant de la bizarrerie des événemens & du caprice de la fortune ? Eh ! ne fait-il point qu'on ne peut être heureux où l'on n'est pas tranquille , & qu'on ne saurait être tranquille où le cœur est percé par l'équillon du remord ?

Quelle destination pourrait justifier sa bassesse ? Réponds , homme avare ! à qui réserves-tu ces richesses que tu amasses avec tant de soin ? Est-ce à tes amis ? Mais tu es indigne d'en avoir. Est-ce à tes proches ? Quand ils ne pourront plus te tromper par un faux attachement , ils riront de ta folie. C'est sans doute à tes enfans ? Hélas ! tu ne vis que pour eux , & dès que tu ne seras plus , ils ne feront qu'insulter à ta mémoire , en ne se souvenant de toi que par les fruits de ta privation. Ne penses pas d'ailleurs que tu conspires en rien à les rendre heureux ! & quel présent plus funeste que de leur laisser des biens dont il ne sauront jouir ? Tu ne dois

pas seulement leur conserver de quoi vivre ,
 mais l'exemple d'une vie honnête & sage
 tremble malheureux ! le danger approche , le
 ciel gronde , l'éclair brille ; & la foudre embrasée
 va fondre ces métaux que tu encenses , &
 t'immoler toi-même au pied de tes idôles.

L'ambition est trop basse pour s'élever jusques à moi : rien que de grand ne s'offre à ma vue ; & cette Déesse monstrueuse & barbare a beau se hausser sur ses pieds pour paraître au-dessus de ses rivales : mes regards ne daignent point s'abaisser jusques à elle ; ou si quelquefois je contemple ses détours , ma pitié rit de son amphase , & ma justice la confond dans la foule.

L'ambitieux est à plaindre dans toutes ses démarches. Dans la voie qui conduit aux honneurs que d'épines qui s'éguissent pour le piquer ; que de soucis , que d'affronts qui l'attendent ! Vaincu par la passion , au-dessous de lui-même , il faut qu'il rende hommage à de nouveaux supérieurs qui le révéraient autrefois ; que sous le fard d'un artifice prêt à éclater , il baise avec déférence une main qu'il abhorre. Le soupçon & le desir , l'espoir & la crainte s'unissent pour le tyranniser tour à tour ; & le traînent tristement aux barrières du Souverain qu'il aime parce qu'il le craint , qu'il hait parce qu'il le soupçonne. Là , ou son impatience le couvre de brutales injures , ou il admire en silence le frontispice d'une porte qui ne s'ouvre que pour le repousser , ou ne lui laisse entrevoir qu'une faible lueur qui s'enveloppe bientôt d'une épaisse obscurité.

Ses projets sont enfin exécutés , ses intrigues sont couronnées. Pâle & hors d'haleine , le
 voilà

voilà qui s'affied sur le trône auquel il aspirait.... Mais , ô ombre vaine de son espérance ! les marches crient : le trône est ébranlé , & l'idole tombe écrasée sous les ruines de sa magnificence.

Un noble défintéressement , un cœur droit & sensible , une agréable simplicité , voilà mes traits , voilà mon caractère. Contente des dons que m'accorda la Nature , je vis sans desirs comme sans remords , & regarde avec indifférence les dehors attrayans d'une fortune brillante & mensongère. Hélas ! c'est un serpent venimeux qui se repliant sur lui-même & cachant sa tête enflammée dans le centre de son tourbillon , invite les yeux à s'arrêter sur ses écailles luisantes. Mais ose-t-on l'approcher ? Le monstre siffle , son œil étincelle ; il vole pour vous piquer.

Simple & naïve comme une Bergère , je suis le faste éblouissant des Villes pour m'afféoir dans une prairie sous l'épais feuillage des hêtres. Ma beauté n'est point susceptible d'ornemens artificieux ; l'art ne ferait que la déparer. Étendue sur un lit de fleurs , je joue avec mes guirlandes que je défais pour les faire encore. Une foule d'amours badins folatrent à mes côtés & s'enlacent dans mes filets : alors je les saisis , je les serre ; & ne fais point qu'ils y trouvent leur plaisir. D'autres, appuyés sur leur arc débandé , semblent applaudir à mes coups , & jettent un souris amer qui les décèle. Ainsi mes jours sont une chaîne de jeux , ainsi je fais des amans sans penser que j'ai le don de plaire.....

La Déesse s'est envolée. L'Amour , jaloux d'un si long intervalle , était venu me tirer Poreille. Ses Sylphes ont pénétré mes sens.... Glicère n'est plus à lui ; il ne peut plus parler ; sa voix expire sur ses lèvres.

TROISIÈME PARTIE.

LE SOIR

Quel destin jaloux vient d'ouvrir mes yeux à la lumière ; qui aurait pû m'éveiller ? Serait-ce les chants des Bergers qui saluent l'étoile bien-faisante , qui rappelle leurs brebis au bercail ? *Toute la campagne est sensible à leurs accords ; écho les répète aux environs , & vient jusques dans le creux de ce roc raisonner la simplicité de leurs sentimens. Serait-ce quelque Nimphe timide , qui fuyant d'un pas précipité le Satire qui la poursuit , fût venue se réfugier dans cette retraite ? Peut-être eût-elle dissipé par son abord les vapeurs du sommeil qui m'enveloppaient ?... Mais où vais-je m'égarer ? Je crois être encore dans les bras d'un songe imposteur qui me berçait tout à l'heure ! Comme il était agréable ; mais comme il était chimérique ? Muse , dis moi quelle fut cette douce illusion !...*

Les membres fatigués des travaux de la journée , le jeune Lindor cherchait la fraîcheur des bocages ; il y trouva le Dieu du repos étendu sous une voûte de verdure. Le Dieu sourit en le voyant ; le Berger cède à ses attraits. En approchant de lui , il sentait sa paupière s'appesantir ; & tout à coup il se vit dans la Cour bigarrée des songes.

Une Grace , belle comme l'Amour , ou plutôt l'Amour lui-même, venait de faire sa tournée dans ses Bosquets à demi sombres ; car le Soleil brunirait son teint. L'air agité faisait folâtrer sa chevelure ; & son air vif & enjoué n'avait rien moins que de sérieux. Une de ses mains était armée d'un Arc , & derrière ses épau-

pendait un carquois où étaient des flèches dorées. Elle avançait avec une démarche enfantine , tantôt marchant à pas comptés , & tantôt touchant à peine l'herbe fleurie lorsqu'elle voit le Berger à ses pieds.

Surprise, elle s'arrête : son visage se couvrit d'un doux vermillon ; mais charmée de sa rencontre , elle sentit ce plaisir intérieur que ne sent point l'indifférence. Lindor avait porté en naissant ce qu'il faut pour gagner les cœurs sensibles ! Immobile , elle le contemple , elle l'admire & croit qu'il lui sourit ! les yeux fermés du Berger semblaient lui jeter des regards animés qui réveillaient le plaisir au fond de son ame ! tantôt elle s'assied à ses côtés & mêle son haleine avec la sienne ; tantôt voltigeant sur lui , elle dérobe à son visage mille baisers qu'elle lui rend avec usure. Le bout de son aile leva par hasard le voile qui couvrait le Berger...., la Grace frémit... & son cœur tressaillit de joie.

Elle s'éloigna à quelques pas du Berger , prit dans son carquois la flèche la plus aigüe , & après en avoir trempé le bout dans une liqueur suave , elle la mit sur son arc bandé. La flèche part.... le Berger est atteint. Jamais le zéphyr soupirant près des fleurs ne fit un plus tendre murmure , jamais il n'exhala une si douce odeur ! Les feuilles des arbres éprouvèrent un tremouffement imprévu ; tout le bocage respirait l'ambroisie.

Le Berger ainsi blessé sent au-dedans de lui-même un concours de passions , toutes plus agréables les unes que les autres. Trois fois il ouvre des yeux presque éteints , trois fois il baisse une paupière défaillante : trois fois il fait effort pour se lever , autant de fois il retombe dans l'extâse ! Enfin il triomphe de sa langueur :

le voilà debout. Mais ô étrange métamorphose ! l'Amour lui avait donné ses ailes blanches , & s'éloignait pas à pas comme s'il n'en avait jamais eu. Revenu de son étonnement , le Berger cherchait autour de lui la cause de ce prodige : il allait prendre l'essor , lorsqu'il apperçoit une fille jeune & belle qui se glissait lentement parmi le feuillage ; il vole pour l'atteindre. En vain veut-elle l'éviter , son cœur dément sa fuite & l'empêche de courir. L'Amour ailé atteint l'amour sans ailes. Quel tendre combat va se livrer entr'eux ? . . . Muse , tais-toi ! le silence des bois , l'ombre des chênes , & le bruit du feuillage , tout nous dit assez ce qu'ils vont faire.

Tel que le miroir trompeur qui dépeint trait par trait à l'enfant déçu un autre lui-même , le songe est une fausse image de la vérité pure. Celui-là , chère Thémire , est le portrait fidèle de l'amour qui nous unit , & du motif qui le fit naître. Je sortais à peine du sommeil de l'enfance , quand je te vis pour la première fois. Quoiqu'assez près l'un de l'autre , le Ciel avait réservé ce jour propice pour être l'époque de notre connaissance ; ce jour ! il fut aussi le principe de notre bonheur. Il n'en souvient encore , c'était celui de la fête du hâneau.

Tous les Villageois s'étaient assemblés dans un champ commun ; assis sur la pelouse , quelques-uns jouaient du hautbois , & d'autres tiraient de leurs muzettes des sons mugissans qui respiraient une gaieté folâtre & champêtre. Charmées de leurs accords , de jeunes Paysanes dansaient chacune avec son amant ; toutes applaudissaient à la fois & frappaient en cadance le sol rétentissant. Celles d'un âge plus avancé parlaient le langage de la sagesse , & disputaient entr'elles sur l'abondance de la récolte prochaine ; d'autres ,

enfin , dont le temps avait sillonné le front de rides , faisaient un dernier effort pour sourire aux ébas de leur première jeunesse , & laissaient par fois échapper des glaces de la caducité quelques étincelles de ce feu qui anime l'âge de vingt ans. Partout la joie éclatait , & partout les ris offraient une mine naïve : Pan ayant mis bas la houlette s'était couronné de feuillages verts.

Tandis qu'admirant ce spectacle j'errais seul à l'aventure à travers ce monde joyeux , je t'aperçus de loin venant avec ta mère , cette digne mère que je regréterai toute la vie , parce qu'elle nous aima trop peu de temps ! Immobile à ta vue ; mon cœur palpita & j'éprouvai un faiblement involontaire qui me plaisait sans que je fusse pourquoi. Je n'entendais plus le son des muzettes. Je ne voyais plus qu'à demi. Je me cachai malgré moi pour t'attendre & te voir passer ; malgré moi tu me découvris. Alors tu parus chancelante , les joues d'albâtre rougirent ; & tes yeux me dirent ton embarras. C'est ce moment qui nous fit connaître l'un à l'autre , c'est lui qui forma le premier nœud de notre amour.

Le Soleil achève sa carrière. Ses rayons de plus en plus obliques ne font que raser la surface du monde , & nous annoncent la perte prochaine de cet Astre brillant. Les nuages épars dans les cieux du côté où l'Aurore se lève jouissent encore de ses regards bienfaisans ; mais ce vermillon qui les décore passe rapidement vers le couchant à mesure que le Soleil se plonge dans les mers. Les habitans de la contrée , répandus çà & là dans la campagne , offrent le spectacle le plus varié. Tous leurs soins sont partagés , & leurs occupations toutes différentes tendent toutes à l'unité. Dans cette prairie,

où le tranchant du faucheur a tracé des sillons tortueux, les uns la fourche & le râteau en main ouvrent la tranchée & bordent la haie de l'herbe tournée plusieurs fois ; les autres montés au haut de la charrue reçoivent les dépouilles entassées de la prairie, que des bras vigoureux leur tendent jusqu'au-dessus des pieux. L'instrument lourd gémit sous le fardeau qui l'accable, & cède à regret aux bœufs nerveux qui le traînent à la grange d'un pas lent & tendu.

Un peu plus haut, Cérès regarde d'un œil de complaisance les déprédateurs même de ses champs. Brûlée par les feux du jour la jeune moissonneuse, jette-là sa faucille & célèbre par une chanson le retour de la fraîcheur qui la délasse. L'enjoué Colas, le chapeau couronné d'épis jaunes la saisit lorsqu'elle n'y pense pas & l'assied sur ses genoux. Galatée résiste ; ils se prennent & se renversent l'un l'autre ; une gerbe chevelue est leur champ de bataille.

Tout le voisinage est en mouvement ; tous s'empressent de prévenir la chute des ombres qu'ils voient suspendues sur leurs têtes. Bientôt ils désertent les champs & gagnent le hâmeau : des cris joyeux vont frapper bien avant dans les airs les vapeurs de l'obscurité qui descendent plus lentement.... Les brebis suivies de leurs tendres agneaux, quittent les pâturages & marchent en troupe vers la cabane. Leurs bêlements avertissent de loin le maître du troupeau d'ouvrir les portes de la Bergerie ; & les loups tourmentés de voir la proie leur échapper retournent dans les forêts, poussans de longs & de vains mugissemens qui effraient le passant timide.

Les oiseaux de chaque espèce donnent le

signal de la retraite ; tous les compagnons se rendent à l'appel , bientôt une armée volante inonde la plaine. Un coup d'aile annonce le départ , la troupe vole au sein des bocages.

Le Laboureur fatigué s'en retourne tranquillement au logis , où l'attend un repas frugal que la faim & la joie assaisonnent dans des corbeilles d'osier. Monté sur sa charrue , qui forme des sons discordans , tantôt il parle à ses bœufs qui répondent en obéissant , & tantôt il entonne des airs nouveaux que l'écho redit aux valons.

O toi ! qui plais par le mélange d'une vive lumière avec une douce obscurité , céleste crépuscule ! quelles richesses tu étales à nos yeux ; quel tableau tu présentes à la Nature affaiblie ! Tous les jours nos vœux dévancent ton arrivée ; tous les jours , lors même que tu n'es plus , nous croyons voir encore la teinte de tes couleurs. Ennemi d'un trop grand éclat comme d'une trop sombre obscurité , tu apprens aux mortels à fuir l'indigence & à se défier d'une trop brillante prospérité. Tu étais beau comme ce soir lorsque tu vis Thémire au bain , & qu'en la voyant tu t'oublias sur la Terre.

Momens trop chers à ma tendresse , ne vous refusez point à mon souvenir , daignez vous retracer à ma mémoire ! que j'aime hélas , à revenir après vous !

Une chaleur brûlante avait desséché l'herbe des prairies & les feuilles des arbres ; la terre ouvrait un sein flétri aux rayons du Soleil. Le flambeau du monde allait amortir ses feux dans l'onde , & annonçait aux mortels un crépuscule ferein. Thémire touchait à peine à son troisième lustre , L'ardeur de la saison , le feu de l'âge , tout conspirait à vouloir faner son teint de rose ; chaque jour enlevait quelque chose à son coloris ,

chaque moment la trouvait plus inquiète. Telle une jeune fleur que le soufle du midi a brûlée , languit sur la tige mourante.

Aussi forma-t-elle ce beau soir le projet d'aller se baigner ; mais ce projet , elle le forma seule & le voulait seule exécuter : sa pudeur n'eût point admis de compagne. Soudain elle part , & arrive au bord d'un ruisseau. Ce ruisseau traînait lentement son onde pure sur un gravier transparant ; son rivage découvrait d'un côté un pâturail , & l'autre était bordé de broussailles & de saules. Thémire préféra ce dernier asyle pour être mieux à l'abri de tout spectateur..... Où étais-tu alors , tendre Glicère ; que ne te trouvais-tu là pour voir les assauts de la pudeur , & son triomphe sur elle-même ?

Seul je pêchais au même ruisseau , mais au-dessous du lieu que Thémire avait choisi. La canne en main , je tendais à de petits poissons un apas trompeur qui séduisait les plus avides. Charmé , à la vue de ma proie , je me réjouissais , & mes instans coulaient rapidement comme l'onde..... ma main éprouve tout-à-coup une résistance imprévue , un tremblement involontaire ! je devinai ce que mon cœur n'eût osé desirer.

Conduit par un soupçon fidèle , je cotoyai le rivage & parvins à l'endroit du bain : je vois Thémire...., Thémire avoit déjà quitté sa chaussure , déjà son sein en désordre laissait entrevoir ses roses naissantes.... D'un pied léger elle éfleure l'eau. Trois fois elle en touche sa surface & trois fois elle l'en retire. Amour caché dans les roseaux soufrait à sa moindre contenance , à son plus petit mouvement... Enfin la voilà déterminée : l'onde sensible embrasse ses genoux & déjà touche à sa ceinture. Thémire regarde au

tour d'elle : le voile s'envole...., alors, Amour, quelle fut ton allégresse ? Alors tu quittas tout à fait ton bandeau. Le feuillage animé frémit ; tout le bocage tressaillit de joie.... ; l'onde enflée bouillonne près d'elle & ne la quitte qu'en murmurant. Dans ce transport commun, caché derrière un feuillage, dont le mobile rideau m'offrait un coin du plaisir & me l'ôtait tour à tour, j'hésitai mille fois si j'irais me jeter dans ses bras ! j'avançais un peu & n'osais plus paraître... Devenu plus hardi je marche au bord de l'eau, mais ma démarche difait assez mon embarras. Quelque soin que je prisse pour ne pas me faire entendre, l'onde jalouse me décéla. Thémire se tourne..... elle rougit, j'en fis de même ; & en me retirant je l'entendis soupirer.....

Le jour s'est enfui ; la nuit épand sur la terre ses ailes noires & couvre tous les objets d'un crêpe sombre & épais. Le silence, l'effroi sont descendus avec les ténèbres & semblent avoir précipité l'univers dans le tombeau.... Mais je commence à voir attachés à la voûte des Cieux des globes étincelans, dont les feux viennent se peindre jusques sur nôtre hémisphère ; dans une région inférieure naissent d'autres étoiles moins vives, dont la lumière faible & tremblante ne fait que blanchir l'azur du Firmament ; plus près encore s'allume un gros flambeau dont les rayons pâlisans guident mes pas à travers l'obscurité. Il roule avec une démarche majestueuse & semble intimider l'Univers silencieux.

Voilà le règne de la nuit arrivé ! Sur cette scène obscure où préside le silence, l'officieux Morphée verse à pleines mains ses pavots, & de ses doigts assoupissans clôt la paupière des mortels. Les uns au sein d'un tendre sommeil trouvent la fin de leurs inquiétudes ; les autres y voient

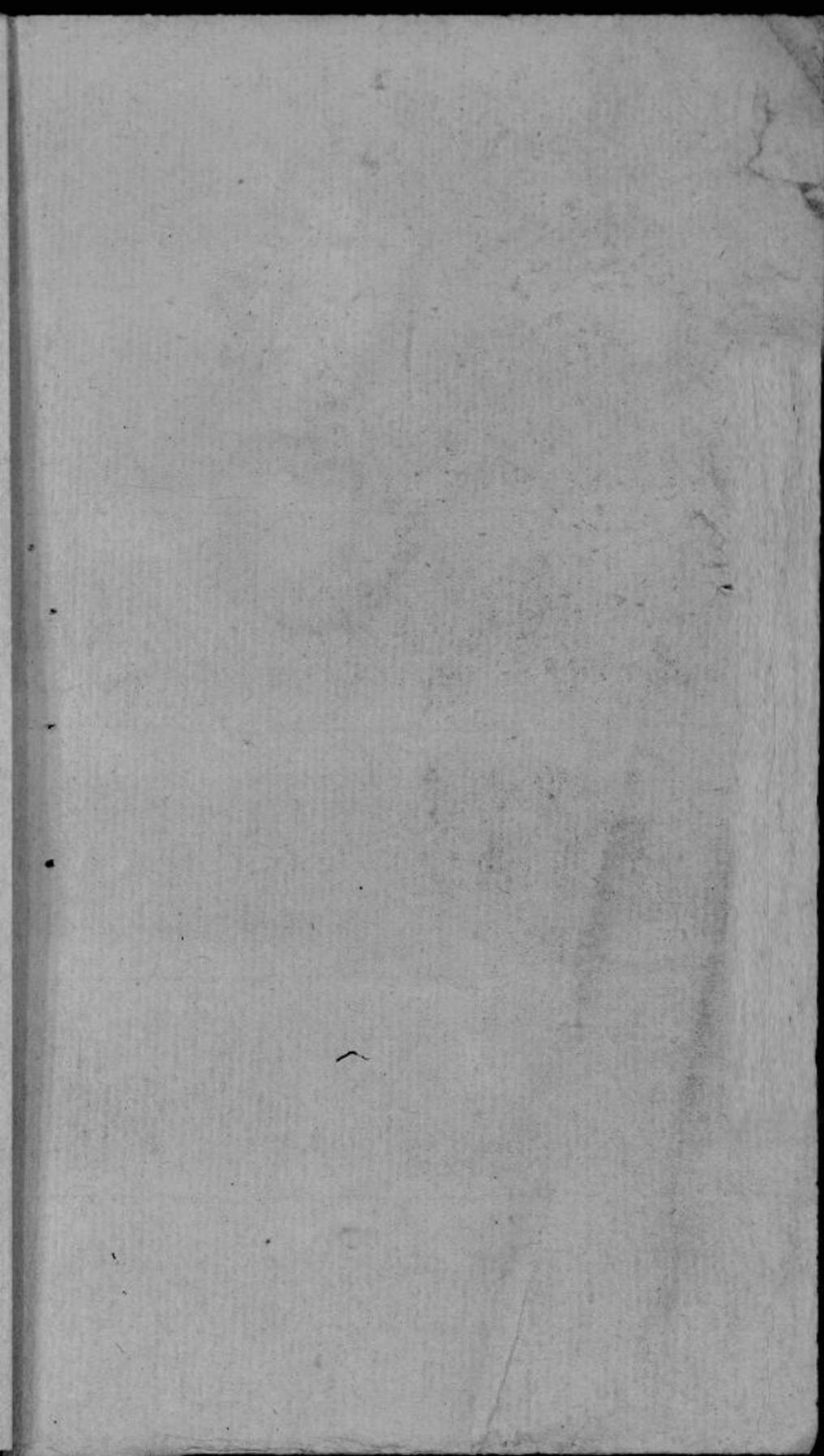
le bonheur leur sourire avec plus de graces. Moi, seul, sur ce théâtre élevé aux ténèbres, errant à la lueur du pâle flambeau qui m'éclaire, marche tristement vers le plaisir que je crois atteindre & qui me fuit sans cesse.

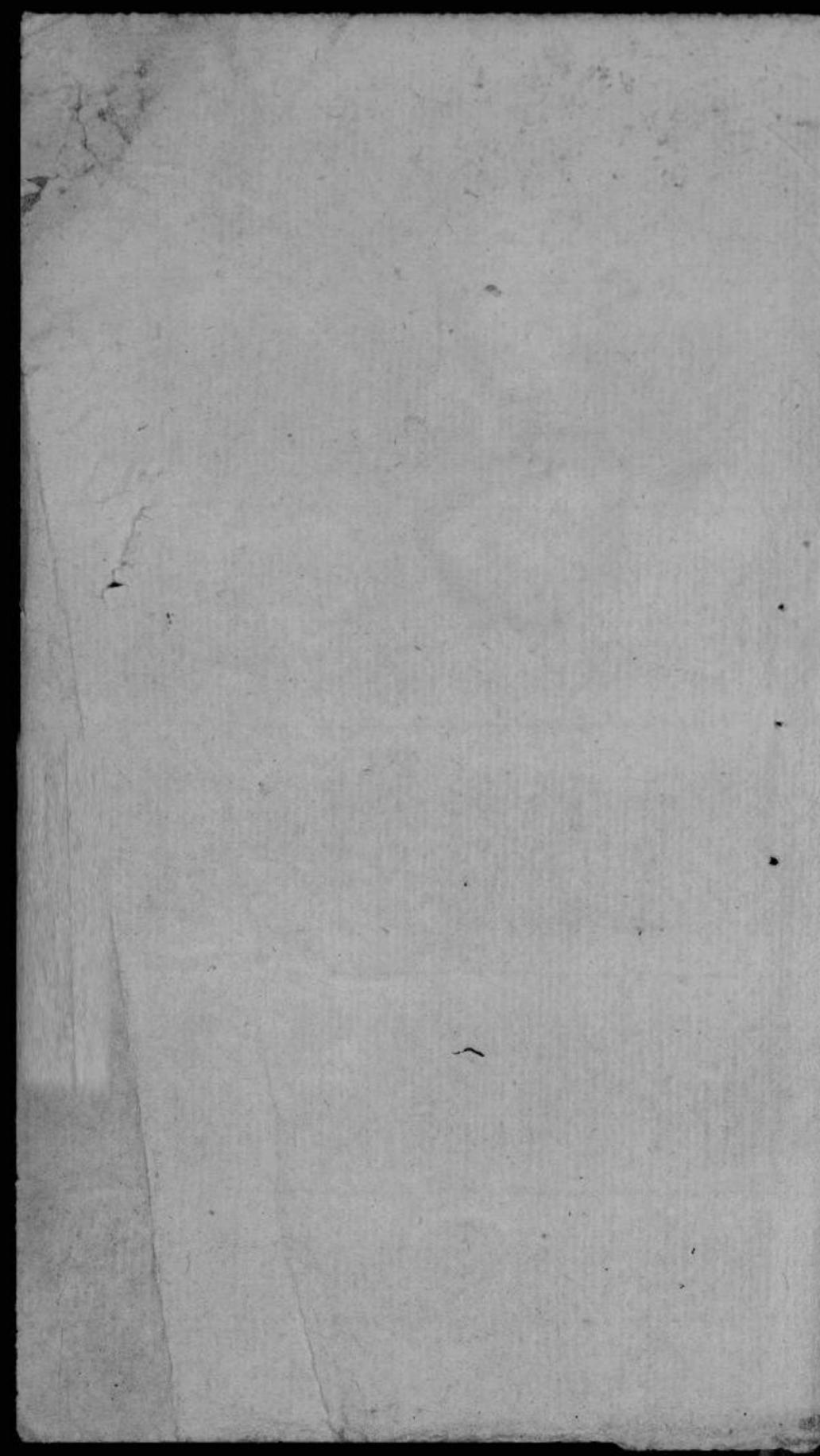
En vain mon imagination veut-elle rappeler ces soirs fortunés où je mêlais dans ces mêmes avenues mes pas avec ceux de mon Amante ; l'esprit a beau vouloir se tromper, le cœur lui dévoile son mensonge, ces doux momens ils ne sont plus. En vain pensé-je m'entretenir avec elle, la serrer dans mes bras : je n'entrevois qu'une fausse image de Thémire. Thémire !.... elle dort : le sommeil a fermé ses beaux yeux.....

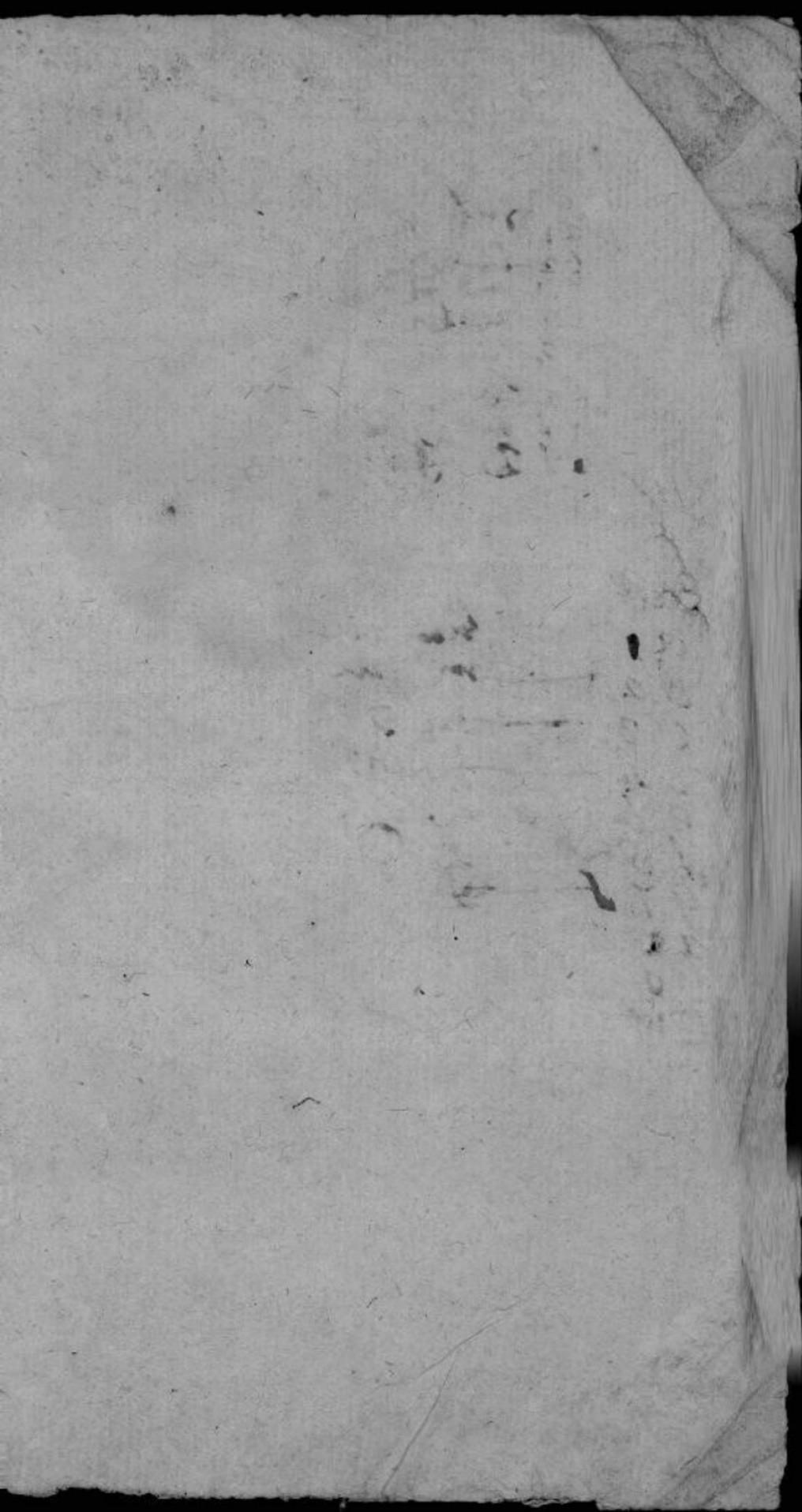
O toi, qui inspire d'agréables erreurs, père des songes ! toi qui as triomphé d'elle, profite de ta victoire ! peins lui son cher, son tendre Glicère, des couleurs les plus vives ; arrache le pinceau de l'Amour ! que tes ministres ailés la mènent par des routes aimables au Temple du plaisir ; qu'elle en soit la Déesse, & que je lui brûle l'encens. Là, daigne employer tes prestiges les plus forts, tes charmes les plus puissans. Qu'elle croie me voir à ses genoux lui ouvrir mon cœur ; qu'il se dilatte en sa présence & se glisse à travers les fleurs de son sein haletant !.... Qu'il lui dise que je l'aime ; qu'il le lui répète mille fois ; & que sur le bord de son épuisement il rappelle sa voix mourante, & fasse un dernier effort pour le lui redire encore.....

F LN.









a1 Dul
b2 ~~l~~ ~~l~~
c3 ~~m~~ ~~l~~
c4 ~~m~~ ~~l~~
e5 ~~j~~ ~~u~~
f6 ~~v~~ ~~j~~
g7 ~~v~~ ~~v~~
a8 ~~l~~ ~~l~~
b

ab
a1 ~~same~~ ~~l~~ ~~u~~
b2 ~~m~~ ~~u~~
c3 ~~m~~ ~~u~~
d4 ~~m~~ ~~u~~
e5 ~~j~~ ~~u~~
f6 ~~v~~ ~~l~~
g7 ~~v~~ ~~l~~
a8
b9
c10

l'hémire Absente, ou Les Vacances,
Essai poétique en trois Parties, dédié à M. M. les Étudiants
de l'Université de Toulouse; par M. de T. . . . Étudiant
en Droit; Imprimé à Toulouse, chez Rayet,
Imprimeur Libraire, Place du Palais, chez qui se
trouve aussi cette Brochure.

Épigramme: L'Indifférence et le Sommeil de l'âme,
Ciel de l'Amour, que dépend le réveil,
La Belle Arsène, Act. II. Scène II.

La dédicace se borne à un titre inscriptorial.
L'adresse du jeune Auteur consiste, à montrer par
là, de la noblesse, en évitant des compromis délicats.
Ce petit ouvrage de goût & de sentiment est une
Livre poétique, sur le modèle de celles du
Télémaque, du Temple de Gnide & de l'élégante
traduction de la Boucle de Cheveux enlevée.
Une protase exprime énergiquement la situation
pénible, mais délicieuse du Poète; qui se chante
pour le moins autant, que son Héroïne. L'Égoïsme
est presque inévitable dans de pareils Sujets;
c'est ce qu'ils ont d'ingrat.

La première Partie a pour objet Le matin;
la seconde, de midi; la troisième de soir.

Boutée que les Poètes ont dit sur ces trois
points du jour, prend ici un tour neuf, inspiré à
notre jeune Orphée, parce que sa position a de
personnel pour lui; c'est-à-dire, en d'autres termes,
que l'application en est fort heureuse. D'ailleurs on
appercçoit qu'il a ce tour de génie tout fait,
pour s'approprier les belles choses, au besoin.

Nous nous livrerions au plaisir de citer
quelques morceaux de son chef-d'œuvre, si tout
n'y étoit de la même force, nous dirions, sur le
même ton, si nous n'appréhensions, que cela
ne fut pris pour un trait de critique.

En de pareils Ouvrages, il n'y a de variétés à attendre, que celle que fournit le Sujet. D'ailleurs c'est un Génie précoce qui se hasarde. Son Essai, plein de feu, & riche d'acquisitions en style chaud, quelquefois d'aublime, toujours agréable, offre tout ce qu'il faut, pour porter & encourager. Le vrai moyen, c'est de lui donner la satisfaction de voir son ouvrage répandu, & surtout dans les mains des Belles, qui, presque toutes peuvent s'approprier ce qu'il dit de tendre, de passionné, de délicat & de galant, à sa Chémire. —

L'intérêt, que nous prenons à ses succès, nous arrache un petit Avis, qui ne doit le blesser que légèrement, au sein de ses Compatriotes. Sept ou huit endroits de son Essai poétique, sont regrettes, qu'il n'ait pas assez consulté le Dictionnaire, presque parfait, des Gasconismes corrigés. —

Extrait de "Affiches et Annonces de
Boulogne - du mercredi 14 mai 1777
(n^o 20.)